

## Articles (sélection)

L'oiseau de malheur .....	2
De l'or blanc à Milan.....	4
Jan Karski, ou le devoir d'écoute .....	9
Paléo côté déco.....	11
Deux étudiants de l'Unil remportent le championnat du monde de débat francophone.....	13
Le journalisme face aux nouvelles technologies .....	14
Parce que certains ne connaissent toujours pas de frontières .....	16

## **L’oiseau de malheur**

**Le monde de l’information et de la communication est fait de révolutions. Dernière en date, l’arrivée des réseaux sociaux enthousiasme, inquiète ou effraie; interroge en tout cas. Quels apports pour le journaliste?**

Depuis le succès planétaire de Facebook, lancé en 2004, les réseaux sociaux fleurissent sur la toile. Comme pour toute nouveauté, le monde s’est divisé en deux lors de leur généralisation: les hyper-enthousiastes, qui se sont rués sur ce nouvel outil, et les sceptiques, qui ont abordé la chose avec méfiance. Les journalistes ne font pas exception à la règle. Magali Philip, journaliste RTS en charge de l’émission Sonar – dont la mission est précisément d’analyser l’actu sur et vue par les réseaux sociaux –, également enseignante au Centre de formation des journalistes (CFJM), constate que de manière très générale, c’est même plutôt la méfiance qui l’emporte pour le moment. Y compris chez les jeunes: «depuis environ six mois, les étudiants en journalisme se montrent plus curieux et ouverts. Mais avant, les réseaux sociaux ne les intéressaient pas. Ils veulent tous devenir Edwy Plenel, mais ne comprennent pas que sans les réseaux, Mediapart ne serait jamais devenu ce que c’est aujourd’hui.»

### **#EnQuoiÇaNousIntéresse**

Produit symptomatique d’une société hyper-individualiste, les réseaux sociaux permettent avant tout à chacun d’exposer sa petite vie et de donner son opinion personnelle sur à peu près tout. D’où un certain mépris de la part de ceux qui dédaignent pourtant ainsi une source non négligeable d’informations. Car les réseaux, et principalement Twitter, sont de véritables plates-formes où l’on retrouve absolument de tout: dépêches des agences de presse, communiqués d’institutions officielles, prises de position des politiciens, articles de presse ou commentaires personnels de journalistes. Une multiplicité de sources qui permet ainsi une richesse et une complémentarité d’informations difficilement imaginables ailleurs. Sans oublier ce rapport à l’immédiateté, précieuse dans le monde de l’actu: «Lors des inondations début mai, on a pu avoir un œil partout instantanément grâce aux photos postées sur les réseaux sociaux. Ce qui permet ensuite de savoir où envoyer des journalistes pour réaliser leurs reportages», explique Magali Philip. Mais les journalistes peuvent aussi exploiter les réseaux comme nouveau moyen de communication, notamment en imaginant des contenus spécifiquement pensés pour ces nouvelles plates-formes: «France info, par exemple, utilise souvent Periscope [une application rachetée par Twitter, qui permet de suivre en streaming des vidéos réalisées en direct] lors de ses opérations spéciales», raconte Magali Philip.

### **Les dérives**

N’oublions point, cependant, qu’il s’agit d’information pure, brute, qui n’attend que le filtre et le regard critique du journaliste qui choisit de la traiter. Car qui dit info ne dit pas journalisme, et comme pour toutes les autres, la source doit être vérifiée. Sans oublier que le monde entier n’est pas sur Twitter – un sondage d’opinion aura donc une valeur similaire à celle d’un micro-trottoir – et que derrière tout compte officiel se cache un community manager, dont les communications doivent être prises avec le même recul que tout communiqué de presse officiel. Autre danger, selon Magali Philip: «ne faire que ça.» en somme, oublier le contenu au profit de la forme, au lieu d’imaginer les différents formats dans une logique de complémentarité: «il faut conserver les spécificités de chaque média. Les réseaux sociaux

permettent d'exploiter un format court et dynamique. Mais le web peut aussi, par ailleurs, recevoir des longs formats en y apportant de l'interactivité, comme dans le cas des web-documentaires par exemple.» diaboliser ou évangéliser les réseaux sociaux: deux comportements qui se révèlent donc aussi contre-productifs l'un que l'autre. A la fois source plurielle d'information et occasion d'imaginer de nouveaux contenus, ils ont beaucoup à apporter au journaliste. Pour peu que celui-ci ne l'utilise que comme un outil parmi d'autres dans sa mallette.

*Publié dans le n°227 (mai 2015) de L'auditoire*

## De l'or blanc à Milan

**« Hé ! Il paraît qu'au pavillon suisse y a d'la bouffe gratos ! » C'est la rumeur qui court dans les allées – interminables et ensoleillées – de l'Expo universelle de Milan. Du café, de l'eau, des pommes et du sel : ce sont en effet les denrées distribuées par les quatre tours de notre pavillon national. Petite balade sur la route du dernier.**

Le fait que Syngenta et Nestlé soient les dignes ambassadeurs de la Suisse face au monde, qui plus est dans une expo axée sur l'alimentation, a provoqué quelques grincements de dents lors du dévoilement du projet. Jusqu'à éjecter la première et réduire quelque peu le rôle de la seconde, qui perd l'une des quatre tours – celle de l'eau – et troque ses capsules Nespresso contre des sachets Nescafé de soluble – mais conserve cependant son « exposition scientifique » dédiée à la recherche en matière de nourriture.

Mais laissons de côté ces quelques conflits d'intérêts qui ne manqueront probablement pas de faire l'objet de prochains articles. Pour l'heure, c'est plutôt le sel qui nous a intéressés : il vient des Alpes et il est produit grâce à de l'énergie hydraulique. Autant dire qu'il véhicule des valeurs plus flatteuses pour le pays que les ambassadeurs susmentionnés. Par conséquent, on en a très peu entendu parler...

### « Nourrir la planète, énergie pour la vie »

Il faut dire que le thème de l'expo universelle 2015 est plutôt délicat. Le concept du pavillon suisse est astucieux : quatre tours sont remplies de denrées alimentaires. Au fur et à mesure que les gens se servent, le plancher s'abaisse. Moralité : plus chacun se sert copieusement, moins il en restera pour les suivants. A l'heure actuelle, deux des quatre tours sont [encore pleines à 70%, les deux autres à 85%](#).

Dans l'une d'entre elles, le public peut embarquer des petits cubes de sel, en provenance directe de nos si célèbres montagnes. A cette occasion, Sel des Alpes a organisé un petit voyage de presse en compagnie de son ambassadeur en titre : Philippe Lignon. Le but ? Retracer l'histoire du sel à travers les âges et les nations, en parcourant les différents pavillons de l'exposition. *L'auditoire* y était, et vous livre quelques étapes clé du périple de l'or blanc.

### L'ancêtre du frigo

Au sein du « Pavillon Zéro », où commence obligatoirement toute visite de l'expo, se trouve une salle remplie d'animaux blancs comme neige. Philippe Lignon explique : « L'intérêt pour le sel est venu avec la domestication des animaux », soit 8'000 ans environ avant Jésus-Christ, au néolithique. En effet, ceux-ci (les animaux, pas Jésus-Christ) en sont friands – vous connaissez peut-être les pierres à sel goulument léchées par nos équidés contemporains. L'histoire raconte d'ailleurs que les salines de Bex auraient été découvertes grâce aux chèvres, qui y broutaient plus fréquemment qu'ailleurs.

De plus, qui dit domestication des animaux dit naissance de l'agriculture. C'est donc l'époque où l'être humain se sédentarise. Conséquence : il commence à vouloir conserver ses aliments. Or, toujours selon Philippe Lignon, « le frigo est né en 1853 », ce qui fait tout de même un paquet de milliers d'années plus tard. Les vertus conservatrices du sel sont donc vite découvertes et exploitées.

## La monnaie de l'époque

A la fois complément alimentaire et conservateur des aliments, le sel prend de la valeur et devient, dès le néolithique, à la fois une denrée précieuse et une monnaie d'échange. De grands réseaux se créent alors, parfois sur plus d'un millier de kilomètres. Le sel ne perd pas en importance par la suite et devient, à l'époque gallo-romaine, monopole de l'Etat de Rome. La capitale rétribuait d'ailleurs ses soldats en partie sous forme de ration de sel : le *salarium*, devenu aujourd'hui « salaire ».

A ce point, notre guide se permet un petit écart vis-à-vis de l'or blanc pour évoquer une autre route, non moins célèbre : celle des épices. Un lien indispensable entre l'Extrême-Orient et l'Occident, qui a longtemps constitué « l'internet de l'époque », c'est-à-dire une importante source de transmission du savoir, nomade et enrichie par les nombreux pays qu'elle traverse.

## Visite éclair

C'est ainsi que notre visite guidée par Philippe Lignon s'est achevée, devant l'imposant pavillon italien tout de blanc vêtu. Livrés à eux-mêmes, les journalistes se sont dispersés pour vivre leur propre expérience de Milano 2015. Karin est partie [à la rencontre des racleurs suisses](#). Funambuline s'est mis en tête de [visiter le maximum de pavillons possibles](#). Nos amis de Sel des Alpes n'ont pas fait long avant de retrouver [leur salle de montage](#).

Quant à moi, retombée en enfance, j'ai arpenté de manière tout à fait arbitraire et sans logique aucune les allées et les recoins de ma toute première Expo universelle. Une plongée dans un monde longtemps fantasmé face aux archives de l'Expo 64, qui d'ailleurs, bien que nationale, partage bien des caractéristiques avec celle de 2015. Reste à savoir si nos compatriotes du siècle passé étaient particulièrement en avance sur leur temps, ou si nous sommes dramatiquement en retard sur le nôtre...

*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 30 juin 2015*

## L'innommable Inaudible

**Mercredi 13 mai, les caissettes de *L'auditoire* présentes sur le campus de Dorigny ont été vidées de leur contenu – reconnaissons que ledit contenu n'a pas été jeté, mais simplement déplacé. A la place : une brochure de douze pages A4, intitulée « L'inaudible » et se revendiquant comme « le journal de ce que l'on ne veut pas voir, ni entendre ». En Une : «L'autre université», soit le titre de [notre dernier numéro](#). Réaction.**

*L'auditoire* est tout sauf parfait, c'est une réalité que l'on ne peut ignorer. Le contact fréquent avec des journalistes professionnels qui viennent systématiquement donner leur critique de chaque numéro, l'encouragement au courrier des lecteurs, les discussions incessantes en séance de comité sur la ligne à donner au journal, sur ce et ceux que l'on accepte ou non, sur nos principes, nos valeurs, ou au contraire leur absence pour faire preuve de l'ouverture la plus totale, font partie de nos tentatives constantes d'amélioration.

Quel dommage cependant que les critiques venant de l'extérieur soient si mal menées que l'on ne puisse les recevoir sans un léger agacement. Certes, notre n°226 au dossier portant sur « l'autre université », n'était pas irréprochable. Nous avons omis des corps de métier, pas assez insisté sur certaines enquêtes qui auraient mérité d'être plus poussées, délaissé, souvent par manque de temps, quelques aspects qui auraient demandé plus d'attention ; autant d'éléments qui nous ont été reprochés à raison. Un mois après la parution dudit numéro, nous découvrons nos caissettes vidées de leurs journaux, remplacés par des exemplaires de « L'inaudible ». Douze pages (soit un demi-auditoire) non exemptes d'intérêt – certains aspects auraient justement constitué de très bons sujets pour nos propres pages – mais malheureusement décrédibilisées par l'ensemble.

Premièrement par de multiples erreurs, symptomatiques d'une lecture très partielle de notre travail – comment oser une seconde nous accuser de bienveillance envers l'EPFL ? –, et même d'une méconnaissance de l'actualité et de leur propre journal – comment se demander si l'Unil aurait « peur de la détérioration de ses relations avec les Zofingiens » à cause du retrait d'une simple banderole, lorsqu'il est fait mention, deux pages plus loin, du procès ayant opposé cette même université à la tristement célèbre société d'étudiants ?

Deuxièmement par cette unité de ton, qui traverse l'ensemble de la brochure. Un ton haineux, revendicateur, résolument *en opposition* à quelque chose ; que ce soit *L'auditoire*, Unisep, l'Université ou même la société dans son ensemble. Pourquoi cette agressivité, transparaissant jusque dans le titre même du journal, en effet « inaudible » (bien que le terme juste eut été illisible, mais comprenons la volonté de détourner maladroitement le nom de *L'auditoire*) ?

Derrière ces lignes transparaît malheureusement une sorte de complaisance dans la lutte et la revendication. Leurs auteurs se situent résolument dans le domaine de la réaction, peu réfléchi et peu documentée, se contentant de ne connaître que partiellement pour critiquer. Or, la colère et la violence sont rarement à l'origine de quoi que ce soit de positif – et l'acte de vider nos caissettes pour remplacer son contenu par un autre était sans nul doute un acte de violence, et pensé comme tel.

## Des sujets non dénués d'intérêt

Domage, car certains sujets présents dans « L'inaudible » auraient tout à fait eu leur place dans nos pages. Imaginons une seconde que leurs auteurs aient fait le geste – assez peu contraignant, avouons-le – de participer à l'une de nos séances de rédaction hebdomadaires ; séances ouvertes à toutes et à tous, il est bon de le rappeler. La question du personnel d'entretien, « subissant » visiblement l'autorité « de plus en plus autoritaire » d'Unibat, aurait sans nul doute pu constituer un article en pleine page dans notre dernier numéro, enquête, témoignages et photographies à l'appui. Bien sûr, nous aurions probablement demandé à ce que son auteur aille recueillir les arguments d'Unibat également – ce qui n'empêche pas de conserver son esprit critique : cela s'appelle faire du journalisme. De même, l'expérience malheureuse d'un étudiant étranger au service des immatriculations ou la disparition de l'esprit critique dans les rangs de la faculté de biologie auraient également pu faire l'objet de plusieurs papiers si nous en avions eu vent – car nous ne pouvons malheureusement pas tout savoir, et demeurons sans cesse à la recherche de nouvelles informations.

D'autres sujets mentionnés dans « L'inaudible » ont en outre largement été traités dans nos pages, parfois même à travers des dossiers entiers, comme la question des Campus Cards ([n°219](#) p.6) et des dérives sécuritaires ([ici](#) ou [là](#)), celle du déménagement du campus à la fin des années 1960 ([n°223](#) p.14), les différentes problématiques liées à Géopolis ([n°217](#) p.9, mais [ici aussi](#)), et bien sûr le Human Brain Project ([n°218](#) p.21 et [n°213](#) p.16), parmi tous les autres problèmes soulevés par l'EPFL ([ici](#) p.16, [là](#) p.15, et [encore ici](#)).

## Impardonnable erreur

Mais nous avons commis l'erreur incommensurable de réaliser un papier portant sur Unisep sans les démolir complètement. Et, pour cela, nous voilà catalogués comme étant à la botte de l'Université et ne correspondant plus à l'opinion des étudiants – si toutefois ces quelques pages ont bien été écrites par des étudiants, car rien ne permet de l'affirmer. La dernière page accuse la faculté de biologie de détruire l'esprit critique des étudiants. Mais cette destruction est valable dans les deux sens : critiquer l'Université pour le plaisir de la critiquer, considérer que tout ce qui vient de l'institution – l'Ennemi – est forcément négatif sans chercher à comprendre les causes et les effets, voilà qui décrédibilise le propos, voilà qui est à l'origine du sentiment de complaisance évoqué plus haut, voilà qui tue l'esprit critique que nous défendons pour notre part avec le plus de ferveur mais aussi le plus d'ouverture possible : chacun possédant sa propre subjectivité. Les pages de L'auditoire sont ouvertes à *tous* les étudiants et reflètent de ce fait, nous ne le répéterons jamais assez, les valeurs et les opinions de ceux qui les remplissent. Si donc ces valeurs ne vous correspondent plus, venez les remplir vous-mêmes. Votre lectorat sera en outre probablement plus vaste...

La violence appelant la violence, il était tentant de répondre à cette agression par le même ton : c'est le travers dans lequel nous sommes tombés la dernière fois – et plus particulièrement moi-même, qui signe ces lignes (cf. *L'auditoire* [n°223](#) p.11) – lorsqu'il nous était reproché, suivant un protocole plus ou moins semblable, d'avoir invité Etienne Chouard pour [une conférence](#). Mais qui dit violence dit facilité – et stérilité. Notre réponse cette fois-ci était donc plus longue et, je l'espère, mieux argumentée. Je sais bien que quelques traces de mesquinerie, dues à l'agacement mentionné au deuxième paragraphe du présent texte,

subsistent ; je n'ai pas l'âme suffisamment chrétienne pour tendre l'autre joue sans balancer quelques petits coups d'orteil au passage. Mais pour prouver notre absence de rancune, nous reproduisons ci-contre l'intégralité de la brochure distribuée dans nos propres caissettes (également disponible [ici en PDF](#)), espérant ainsi «relayer la parole des étudiants» dans toute sa richesse et sa complexité.

### **A visage découvert**

C'est ainsi que je clos ce chapitre sur ces quelques pages inaudibles, donc, mais également innommables, semble-t-il, puisque, suivant la tradition, rien n'est signé. Cela devient décidément une constante dans les attaques menées contre *L'auditoire* – échanges désincarnés, comme si toutes ces voix n'avaient plus de corps pour les porter. Au moins pouvait-on jadis se raccrocher au nom d'un collectif, syndicaliste ou vaguement médiatique. Mais cette maigre satisfaction n'est plus, et nous continuons ainsi à répondre à visage découvert face à vos masques grimaçants.

Si un jour vous retrouvez votre identité, passez donc nous voir au bureau 1190 de l'Anthropole. On a des bières au frais.

*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 14 mai 2015*



## Jan Karski, ou le devoir d'écoute

En 1942, Jan Karski, jeune messenger de la Résistance polonaise, traverse l'Europe pour raconter de vive voix ce qu'il a vu et révéler aux gouvernements alliés la réalité de la situation en Pologne. En 1985, Claude Lanzmann réalise *Shoah*, un documentaire sur l'extermination des juifs par les nazis, et parvient à cette occasion à sortir Karski du silence dans lequel il s'est plongé après la Libération. En 2009, Yannick Haenel, troublé par cette histoire, publie un roman construit en trois temps qui croise la parole filmée de Karski dans *Shoah*, l'autobiographie de Karski, publiée en 1944, et une partie fictive où l'auteur français se met dans la peau du résistant. En 2011, Arthur Nauzyciel s'empare du tout pour créer *Jan Karski (mon nom est une fiction)* au Festival d'Avignon. Un spectacle repris à Vidy du 13 au 22 novembre.

Les chiffres, on les connaît. L'histoire, on la connaît. On connaît même les images ; on sait, on a déjà vu, nous qui sommes les enfants des enfants des victimes, des bourreaux, des résistants ou, plus probablement, des passifs. Nous qui avons été éduqués à coup de cours d'histoire envahis de Seconde guerre, pollués des images de *Nuit et brouillard*, de cours de français inondés de littérature concentrationnaire, nous que l'on a soulé de « devoir de mémoire », pour « éviter que l'histoire ne se répète ». Alors qu'elle se répète déjà, et partout. La parole de Jan Karski n'a pas été entendue ni pendant la guerre, ni après, ni même à titre posthume. Et elle ne l'est toujours pas. Parce qu'en réalité il s'agit moins d'un devoir de mémoire que d'un devoir d'écoute. Ecouter vraiment, c'est aussi observer, se décentrer de soi-même, être capable d'*empathie*. C'est ici que naît la relation ; or, dès qu'il y a relation, la violence la plus extrême, celle de l'indifférence, ne peut plus s'installer si confortablement.

C'est bien cette violence que Jan Karski a rencontrée devant la soupière de Roosevelt. « Je me suis évadé d'un hôpital, raconte-t-il, je me suis évadé d'un train en marche. Mais comment s'évade-t-on d'un canapé ? » Que l'on soit à des milliers de kilomètres ou en face d'une scène épouvantable, la distance est la même, nous raconte Karski. C'est celle que l'on instaure dans nos esprits : elle est suffisante pour que les choses ne nous touchent pas. Les résistants polonais voulaient éveiller « la conscience du monde ». Et s'ils n'y sont pas parvenus, « c'est parce que la conscience du monde n'existe pas ». On préfère ignorer que les nazis sont effectivement en train d'éradiquer un peuple entier, plutôt que de devoir trouver des solutions pour les accueillir en masse.

**« Heureusement pour les Anglais et les Américains, Hitler n'a pas d'expulsé tous les juifs d'Europe, il les a assassinés. »**

Qui aura encore l'audace de se dire, devant un tel spectacle : « c'était il y a longtemps » ? Au sortir de la pièce, nous voici face à l'évidence : nous pouvons plaindre les victimes et condamner les bourreaux, nous n'en restons pas moins les complices, les « infâmes », ceux qui se tiennent debout, à côté, qui *savent*, et ne font rien. Parce que ce n'est pas dans notre intérêt.

Bien des années plus tard, notre mode de vie et de pensée n'est devenu que plus individualiste. La conscience du monde n'a pas surgi par génération spontanée ; il n'y a toujours pas d'écoute, toujours pas de relation, et toujours cette même violence, encore plus éloignée, pour que ses échos ne nous gênent pas trop.

Mais le spectacle d'Arthur Nauzyciel *force* à l'écoute. Il poursuit la lourde tâche de Jan Karski et parvient à *transmettre* ; sans complaisance, sans auto-flagellation nauséabonde, tout en subtilités, à travers des images fortes, à la fois belles et débordant de symboles évocateurs aux significations infinies – comme la statue de la liberté, la carte du ghetto de Varsovie, un numéro de claquettes –, à travers des corps déformés, tendus, sculptés, torturés sans exagération et sans voyeurisme, à travers un texte, finalement, livré de manière à laisser entendre et résonner chaque parole et éveillant en nous l'absolue nécessité de ne pas en laisser échapper une miette. « La meilleure manière de faire taire quelqu'un, c'est de le laisser parler », a fini par comprendre Karski face au monde à qui il répétait inlassablement son message. En 2014, il parle à nouveau à « ses fantômes », dans le vide d'un couloir de l'opéra de Varsovie, à travers le corps de Laurent Poitrenaux. Mais dans la salle, des dizaines de personnes sont clouées sur leur siège, et *écoutent*, enfin.

Et ils retiennent : si les quelques citations de cet article ne sont probablement pas tout à fait exactes, c'est que je ne suis pas allée les rechercher dans le livre de Yannick Haenel et que je ne les ai pas non plus notées sur le vif. Ce sont des phrases qui marquent les mémoires. C'est en cela que ce spectacle est indispensable. Car c'est peut-être dans l'acte poétique que réside notre seul espoir de ne plus être infâmes.

*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 21 novembre 2014*

## Paléo côté déco

Il suffit de se rendre sur le site du Paléo hors festival pour se rendre compte de l'ampleur de la tâche réalisée par l'équipe de décoration. Pourtant, les festivaliers circulent souvent sur le terrain sans se rendre compte que les murs dans lesquels ils évoluent, les images qu'ils discernent à côté des grands écrans, les constructions et tout un tas d'autres choses sont le produit d'un long travail de réflexion et de réalisation. *L'auditoire* est parti à la rencontre de celle qui dirige l'équipe chargée d'habiller la ville éphémère du Paléo.

Sandra Rossier est passionnée par son métier. Comme beaucoup d'employés du festival, elle a commencé par travailler comme bénévole. « Mais toujours dans la déco. Je ne me vois pas faire autre chose ! » Formée au Centre d'enseignement professionnel de Vevey (CEPV), Sandra Rossier monte sa propre entreprise de décoration en 2005. Cette dernière est mandatée par le festival pour réaliser la déco entre 2008 et 2010. Le courant passant relativement bien, la jeune directrice est vite recrutée pour travailler à l'année. Un travail à 70%, qui consiste à imaginer et dessiner les différents projets, gérer le budget (environ 250'000 francs) et coordonner les équipes. Les idées sont mises sur papier durant l'hiver, et le plus gros du travail commence quatre semaines avant le festival. « Pendant les deux mois d'été, c'est un travail à 100%, explique Sandra. Mais en réalité c'est plutôt du 300% ! »

Car pour transformer un champ en festival, il ne suffit pas d'installer des scènes, de la lumière et du son. Huit équipes rassemblant près de soixante personnes travaillent d'arrache-pied avant, pendant et après l'événement pour bâtir et décorer la ville éphémère. Ça commence quatre semaines avant l'événement, d'abord en atelier puis sur le terrain dès que les structures sont montées. Une maintenance est ensuite effectuée pendant le festival, principalement pour réparer les dégâts causés par la pluie ou les actes de vandalisme. Suit, dans un troisième temps, le démontage qui s'étale sur trois semaines. Et c'est reparti pour l'année suivante !

### Un travail d'équipes

Les équipes de bénévoles se répartissent donc les différentes tâches : la déco du terrain, depuis les poteaux d'information jusqu'aux murs de l'entrée, est gérée par deux équipes. D'autres sont en charges des loges, des « habillages » en hauteur – « ceux qui passent leur semaine à quatre mètres du sol » –, de la Pl'Asse et du Village du Monde. Une équipe supplémentaire reste à l'atelier – qui se situe sur la « Rue », juste devant le festival – afin d'enregistrer les entrées et sorties de matériel et d'assurer une certaine permanence. Les bénévoles sont parfois assistés d'une aide externe ; tantôt ce sont de paysans, « qu'on appelle pour planter les gros poteaux, par exemple », tantôt d'autres entreprises de décoration privées.

### Les nouveautés de cette année

Si certaines choses restent fixes d'une année à l'autre – il serait impossible de tout renouveler chaque année, tant au niveau du budget que du travail que cela représente – la plupart de la décoration évolue. Entre autres pour s'adapter à l'affiche et au graphisme de l'édition en cours. Sandra Rossier fait d'ailleurs partie du jury, constitué d'une dizaine de personnes, en charge d'élire le gagnant du concours d'affiches réalisé au sein de la Haute école d'art et design de Genève (HEAD). Une tâche d'autant plus difficile que l'affiche, en plus d'être vendeuse, doit se prêter aux divers dérivés nécessaires pour former l'identité graphique de l'édition.

Mais il n'y a pas que le graphisme qui change. Cette année, Sandra a particulièrement mis l'accent sur les identités des différents quartiers. « On s'est rendu compte que les noms qu'on connaît par cœur et qu'on utilise toute l'année sont en général peu connus par le public. Personne ne dit "On se retrouve au quartier des Alpes", mais plutôt "Je suis à côté du truc rouge". » Cette semaine, on a ainsi pu observer les mêmes poteaux indicateurs dans chaque quartier, mais de couleur correspondant à l'identité de l'endroit en question.

### **Et l'année prochaine ?**

Pour la 40ème édition, rien de particulier n'est encore prévu côté déco, bien que l'affiche, confiée cette fois-ci à un graphiste professionnel, soit déjà réalisée depuis environ six mois. Il y aura en effet probablement beaucoup d'exposition de photos retraçant les moments forts du festival, mais les nouveaux projets ne dépendent pas du secteur déco. Dans tous les cas, celui-ci planche déjà sur la prochaine édition. « Pour nous, quand le festival commence c'est déjà la fin. On commence à penser à l'année suivante ! »

*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 27 juillet 2014.*

## Deux étudiants de l'Unil remportent le championnat du monde de débat francophone

Aline Fuchs et Brian Favre, respectivement étudiants en master en Lettres et en master en Droit à l'Université de Lausanne – et accessoirement ex-membres du comité de *L'auditoire* – ont remporté vendredi soir à Paris la finale du championnat mondial de débat parlementaire. Organisé par la Fédération francophone de débat (FFD), l'événement a rassemblé de nombreuses équipes en provenance de neuf pays lors d'une semaine de confrontations entre les murs de la Sorbonne.

Le principe ? Quatre binômes participent au débat. Ils reçoivent un sujet une heure avant le début de la confrontation, sous forme de loi, de convention à proposer à l'assemblée. Un tirage au sort détermine deux binômes pour constituer le gouvernement censé défendre la loi ; les deux autres forment l'opposition. Chaque personne bénéficie d'un temps de parole de six minutes sur l'estrade et doit répondre au moins à une question du camp adverse, qui se lève pour intervenir lorsqu'il veut contrer le discours.

Quelques exemples de sujets : « Ce gouvernement veut interdire les œuvres d'art portant atteinte aux bonnes mœurs. » « Ce gouvernement propose d'accorder une personnalité juridique aux animaux. » « Ce gouvernement renonce désormais à toute intervention militaire dans ses anciennes colonies africaines... » Quant au sujet de la finale, il s'agissait de « Ce gouvernement veut lutter par tout moyen à la suprématie de la langue anglaise. » Si les sujets sont généraux, le débat demande une contextualisation et une réflexion notamment par rapport à des lois ayant déjà été votées en France. Les participants sont jugés sur l'art oratoire, la rhétorique, la force de persuasion mais aussi sur la qualité de l'argumentaire et la pertinence des interventions et des questions posées.

Le jury ne parvenant pas à départager les deux dernières équipes lors de la finale, il a décidé de changer les règles au dernier moment et d'organiser un deuxième tour : cinq minutes de préparation ont ainsi été accordées à chaque duo pour construire la défense du point de vue opposé à celui défendu jusqu'à présent (sur le même sujet).

Le jury était composé des personnalités suivantes :

- Madame Nathalie Kosciusko-Morizet, ancienne ministre de la République et actuelle députée.
- Monsieur Pierre Tartakowsky, Président de la Ligue des droits de l'homme.
- Maître Francis Szpiner, avocat, ancien membre du Conseil de l'ordre, également ancien défenseur du Président Chirac et de l'Empereur Bokassa.
- Maître Arno Klarsfeld, avocat et conseiller d'Etat.
- Monsieur Nicolas Molfessis, Professeur agrégé de droit privé à l'Université Paris II Panthéon-Assas, ancien membre du Conseil d'administration du PSG et actuel secrétaire général du Club des juristes.

Toutes nos félicitations à nos deux compères qui ont représenté la Suisse avec dignité et talent!

Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 20 mai 2014.

## **Le journalisme face aux nouvelles technologies**

Le monde du journalisme est en mutation. A la fois facteur d'innovation et de menace, les nouvelles technologies apportent des possibilités infinies à la presse tout en la mettant dans une situation délicate. En tant que journal étudiant, toutefois vieux de trente ans, *L'auditoire* se devait d'ouvrir la discussion autour des enjeux de cette rencontre entre le papier et le 2.0. Darius Rochebin et Fabio Lo Verso ont accepté de venir en parler jeudi 8 mai, à l'Amphipôle B. Petit retour.

Il est midi, l'auditoire de 300 places se remplit gentiment. Dans la salle, beaucoup d'étudiants. Une moyenne d'âge de 25 ans, suppose Darius Rochebin, malgré quelques individus « qui relèvent la moyenne ». Une population qui n'a donc pas vécu ses études de la même façon que les deux intervenants, tous deux âgés de 47 ans. « Quand on était à l'université, partager un texte était très compliqué », commence le présentateur du 19h30. Il se souvient des machines à écrire, des corrections au Tipp-Ex et de l'unique photocopieuse de la cafétéria avec ses copies à 20 centimes. Plus tard, il a connu l'ambiance de la rédaction du Journal de Genève, « lorsque l'on tapait nos textes au premier en entendant tourner les rotatives au rez ».

### **De la machine à écrire au tweet**

Depuis, les choses ont bien changé. Les 12'200 abonnés Twitter de Darius Rochebin peuvent en témoigner. Celui-ci échangera d'ailleurs plus de 10 tweets lors de la conférence ; le partage des mots s'avère aujourd'hui bien plus facile et immédiat. Une stimulation intellectuelle jugée positivement par le journaliste, qui parle d'un « dialogue permanent » sur le web entre internautes, journalistes et lecteurs. Pour Darius Rochebin, le partage de l'information est intrinsèquement lié à l'esprit de la démocratie. Le web, révélant une précieuse variété des points de vue, se pose ainsi comme son serviteur.

Evoquant l'importance des éditorialistes de l'époque, le présentateur affirme que nous serions aujourd'hui déçus de leurs textes. La pluralité des opinions sur internet a en effet contribué à effacer la prudence inhérente aux éditos de l'époque, alors investis d'une énorme responsabilité qui menait souvent à un résultat « médiocre ». Selon Darius Rochebin, le journalisme a donc connu un « saut qualitatif » certain avec l'usage d'internet.

### **« Le journalisme donne du sens à l'information »**

Pour sa part, Fabio Lo Verso insiste sur l'importance de ne pas se tromper de débat. Selon lui, la question du support n'est pas fondamentale ; derrière se dissimule une véritable problématique : celle du contenu. En somme, que ce soit sur papier ou sur écran, ce qui compte c'est ce que l'on raconte ; c'est que l'on fasse du *journalisme*. « Le journalisme n'est pas l'information, il lui donne du sens », insiste Fabio Lo Verso. « Et le terme de journalisme ne coïncide pas avec le paysage médiatique actuel. »

Mais qu'entend-on alors par journalisme ? « Le journaliste, incarnation du journalisme, possède une boîte à outils et respecte un code précis de déontologie. » Parmi les outils, citons l'interview, le portrait, l'éditorial, le reportage. Quant au code déontologique, il est vaste, mais deux points ressortent du lot : la véracité de l'information et la protection des sources. Le journalisme ainsi défini n'est donc pas incompatible avec les nouvelles technologies ; Mediapart, « le journal qui fait trembler le pouvoir en France », en est la preuve. Uniquement

disponible en ligne – et, depuis peu, dans les pages de La Cité pour certains articles – Mediapart ne comporte aucune publicité et n'est pas gratuit. Ses rédacteurs sont en outre allés chercher leurs informations « avec les outils du journalisme le plus pur. »

### **Les deux défis du journalisme face aux nouvelles technologies**

Pour Fabio Lo Verso, les éditeurs ont raté leur passage au web lorsque celui-ci a commencé à se développer. Au lieu d'utiliser les capacités propres aux nouvelles technologies, les rédactions ont souvent relégué les « déchets » sur le net. « Le web est neutre, rappelle-t-il, mais il accélère et agrandit tout ce qu'on y met. » Par conséquent, si le contenu est mauvais, il le sera d'autant plus sur la toile et on sera plus vite au courant... Apprendre à utiliser les nouvelles technologies et leurs spécificités représente donc le premier défi du journalisme. Le second relève presque de la science-fiction ; ce sont les robots. En effet, aux Etats-Unis, de nouvelles sociétés ont commencé à vendre à des agences de presse des articles créés par des algorithmes et corrigés par des employés sous-payés souvent situés dans des pays en voie de développement. Les textes sont ensuite publiés dans les médias traditionnels, sous pseudonymes à consonance anglo-saxonne et de manière non transparente. Selon les statistiques, 95% des articles de presse seront rédigés par des robots d'ici quinze ans.

### **Quel avenir pour la presse ?**

La question, issue du public, semble légitime après ces deux exposés. Pour Darius Rochebin, il est impossible de prédire quoi que ce soit lorsqu'il est question de médias. Il rappelle au passage que l'on n'a pas pu anticiper le succès des journaux gratuits, ou que l'on a cent fois prédit la disparition d'anciennes technologies telles que la radio ou la télévision. Le présentateur reste pour sa part persuadé que l'investigation survivra, car le désir de vérité existera toujours dans le public.

De son côté, Fabio Lo Verso rappelle que la publicité a complètement façonné le paysage médiatique jusqu'à aujourd'hui. Ce modèle est en train de changer, puisque la publicité a sensiblement baissé ces dernières années. Il faudra donc trouver un nouveau modèle de financement. Citant l'exemple de ProPublica, organisme financé par deux milliardaires désireux de soutenir une presse de qualité, Fabio Lo Verso évoque la solution des lecteurs mécènes comme moyen de sauver le journalisme d'investigation.

*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 11 mai 2014.*

## **Parce que certains ne connaissent toujours pas de frontières**

Selon les organisateurs, ce sont plus de 12'000 personnes qui ont foulé le sol de la place fédérale en ce samedi 1er mars. Rassemblés sous des drapeaux majoritairement rouges, verts et bleus, quelques échantillons des 49,7 % ont crié, dansé et remué leurs banderoles pour que l'on n'oublie pas qu'une partie du peuple continue à croire en une Suisse « ouverte et solidaire ».

Parmi la foule, de nombreux étudiants et étudiantes, vestes et sacs couverts par les autocollants de l'UNES (Union des étudiants de Suisse) : « Pro Erasmus+ et Horizon 2020, Pas sur le dos des étudiant-e-s ! » Des bières circulent sous cape. Dirty Sound Magnet lance le ton en balançant ses premiers accords. L'atmosphère prend des airs de festival. On croise les jeunes partis, et puis leurs grands frères. On rencontre des caméras, des micros ; les médias sont présents et le font remarquer. Les discours se succèdent sur scène. La foule pressée devant le Parlement, au centre des cinq banques encerclant la place fédérale - comme on ne manquera pas de le rappeler - perçoit l'engagement derrière les voix vibrantes des différents intervenants. La place résonne au son des multiples langues nationales.

Et soudain, c'est comme une évidence : on ne peut le nier, la Suisse *est* multiculturelle ; c'est son essence-même. Un Tessinois s'enflamme sur un ton lyrique. Même si certains ne comprendront pas tout il faut admettre que l'italien est une langue de prédilection pour emporter les foules. Puis ce sont des Suisses allemands qui viennent slammer leur mécontentement sur fond de basse grattée par un jeune homme à bonnet, l'air flegmatique. Daniel de Roulet interroge la foule de la puissance de ses lignes. Céleste Ugochukwu martèle lui aussi, poing levé, des paroles prônant l'ouverture d'esprit, la circulation des savoirs, l'intelligence peut-être, tout simplement. Il termine par un proverbe africain : si le lion ne décide pas de sa vie, les chasseurs décideront pour lui (ou quelque chose comme ça). Puis les slogans retentissent à nouveau : « Bern ist überall ! Kein Mensch ist illegal ! ». On rappelle gentiment que tout n'est pas fini ; on évoque l'initiative Ecopop, nouvelle merde à gérer dans un avenir proche. Ça ne s'arrêtera donc jamais ?

La partie officielle s'achève sur un discours prononcé par le collectif « Droit de rester pour tou-te-s ». La place se vide gentiment, les flyers sont piétinés, des autocollants traînent encore çà et là, quelques drapeaux abandonnés pourriront un court instant avant d'être ramassés par les services de nettoyage ; l'on aperçoit encore deux ou trois ballons rouges dans le ciel, échappés des mains distraites des contestataires. Certains restent encore flâner un moment en face de l'imposant bâtiment abritant un Parlement aujourd'hui en vacances – ben oui, c'est samedi.

Au final nous n'étions peut-être pas 12'000, mais la foule était suffisamment compacte pour recouvrir l'intégralité des dalles fédérales. Certains ont pu douter de l'utilité ou de la pertinence d'organiser une telle manifestation à Berne, face à une problématique provoquée en premier lieu par une décision émanant du peuple. Mais le simple fait de voir tous ces gens rassemblés, âges et milieux sociaux confondus, d'entendre ces langues se mélanger ; le fait de mettre des têtes sur les chiffres et les pourcentages si abstraits dont nous ont arrosés les médias ces dernières semaines ; de sentir la solidarité et la confiance en la possibilité d'une Suisse ouverte; bref, tout cela, ça avait quelque chose de rassurant. C'est la catastrophe, certes ; mais il reste des gens pour s'en rendre compte. Et désormais, ils ont fait connaissance.



*Publié sur [www.auditoire.ch](http://www.auditoire.ch), le 1<sup>er</sup> mars 2014.*